Document généré le 23 avr. 2024 21:27

**Vie des Arts**

Vie des arts

# Suzor-Coté
## Oeuvre de séduction

Nicole Allard

Volume 47, numéro 189, hiver 2002–2003

URI : https://id.erudit.org/iderudit/52824ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)
1923-3183 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Allard, N. (2002). Suzor-Coté : oeuvre de séduction. *Vie des Arts*, *47*(189), 41–43.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

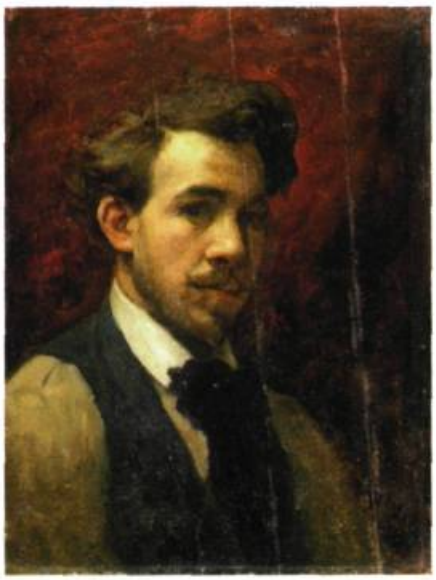
https://www.erudit.org/fr/

## SUZOR-COTÉ

# Œuvre de séduction

Nicole Allard

**L'EXPOSITION *SUZOR-COTÉ, 1869-1937. LUMIÈRE ET MATIÈRE*, ORGANISÉE CONJOINTEMENT PAR LE MUSÉE DU QUÉBEC ET LE MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA, A CELA D'ÉTONNANT QU'ELLE EST LA PREMIÈRE GRANDE RÉTROSPECTIVE CONSACRÉE À L'ILLUSTRE ARTISTE DEPUIS 1929. QUELQUE 142 ŒUVRES (PEINTURES, SCULPTURES ET DESSINS) RÉUNIES PAR L'HISTORIEN DE L'ART LAURIER LACROIX TRACENT UN PARCOURS PONCTUÉ D'INCONTOURNABLES ET D'INÉDITS.**



*Autoportrait*, 1896-1897
Huile sur panneau de bois
Québec, Musée du Québec, legs de Marcel Carbotte (89.174)

Du petit Aurèle Côté d'Arthabaska au grand Suzor-Coté (sans accent circonflexe sur le o), frais émoulu de l'École des beaux-arts de Paris et de la bohême de Montmartre, engagé sur la voie du succès après son retour au pays, il y a tout un chemin parcouru. Tout d'abord, celui d'un patronyme « empailletté » d'aristocratie qui cumule particule et ascendances maternelles : les noms de sa grand-mère Defoy et de sa mère Suzor. Un nom volontairement – dirait-on pompeusement – ennobli à l'image de grandes ambitions et d'un désir de reconnaissance sans bornes.

Chef de file des paysagistes québécois dans toute sa magnificence, peintre de portraits, de scènes de genre, de nus, de natures mortes et d'histoire, de surcroît sculpteur habile, Marc-Aurèle de Foy Suzor-Coté compte parmi les artistes les plus accomplis et les plus populaires de sa génération. Bien en évidence dans les grandes collections d'État dès 1904[1], son œuvre, intimement liée au terroir par les thèmes, mais profondément moderne dans la manière, a été occultée par l'intérêt porté à l'art non figuratif. Entre 1940 à 1970, la critique savante a en effet relégué dans l'ombre ce peintre de lumière, jugeant sa vision passéiste et faisant fi des véritables enjeux de son art[2]. Aujourd'hui, 65 ans après sa mort, Suzor-Coté trouve-t-il enfin la place qui lui revient dans l'histoire de l'art canadien ?

### IRRÉSISTIBLE DANDY

Suzor-Coté savait plaire autant par son art que par sa personnalité exubérante. Ce Canadien des plus français cultivait dans son accent un soupçon d'argot parisien qui trahissait ses séjours prolongés outre-Atlantique. De bonnes manières, une attitude primesautière, une voix portante révélant le dessein secret de devenir chanteur et une élégance racée : ces attributs le mettaient en valeur dans les soirées mondaines.

Issu de la petite bourgeoisie d'Arthabaska, chef-lieu administratif et judiciaire des Bois-Francs où il vit le jour en 1869, l'artiste profite largement de relations privilégiées avec l'élite intellectuelle locale et use d'ailleurs d'une proximité inespérée avec le pouvoir politique et culturel pour renforcer sa notoriété.

Suzor-Coté, au fil des quelque 400 pages du catalogue accompagnant l'exposition, est présenté comme un bon vivant dont la compagnie est fort prisée, il aimait se montrer au sein de l'élite bourgeoise de l'époque. C'est donc dans l'entourage de son plus grand protecteur, Sir Wilfrid Laurier – célèbre citoyen d'Arthabaska devenu Premier ministre du Canada de 1896 à 1911 –, qu'un réseau de relations influentes lui assure une clientèle bien nantie, gagnée d'avance par son charme et toujours comblée par son talent.

Derrière l'image *glamour*, l'homme privé échappe pourtant au biographe. La nature profonde de ce dandy bon enfant demeure voilée de mystère. Maître à la fois exigeant et généreux, comme le décrira son unique élève, le peintre Rodolphe Duguay (1891-1973) dont Suzor financera les études à Paris, et de tempérament paradoxalement volubile et secret aux dires de son ami le sculpteur Alfred Laliberté (1878-1953), le grand séducteur se montre à l'occasion fragile et hésitant sur le plan professionnel. « Je ne sais pas ce que le temps dira de la valeur de mon œuvre, confiera-t-il un jour, mais pour le métier, ceux qui me jugeront devront s'accorder à dire que je le connais, il n'a pas de secret pour moi. »

*Mauve et Or*, vers 1912
Huile sur toile
Toronto, Musée des beaux-arts de l'Ontario,
don de Moffatt Dunlap, de la Succession de sa mère
Mme R. A. Dunlap en 1947 (2884)

## AU-DELÀ DU SUJET

En quatre décennies d'une production acharnée, l'artiste a constitué un corpus important et diversifié que Laurier Lacroix a tenté de retracer aux quatre coins du Canada, des États-Unis et d'Europe dans de nombreuses collections publiques ou particulières[3]. Si une infime partie de l'œuvre est présentée dans l'exposition, il s'y trouve des chefs-d'œuvre connus et des œuvres admirables rarement montrées.

Lumière est faite sur un aspect jusqu'ici négligé de la carrière du peintre : son apprentissage et ses débuts en France, où il a séjourné à plusieurs reprises entre 1891 et 1907. À peine a-t-il achevé son premier contrat professionnel comme assistant du peintre décorateur Joseph-Thomas Rousseau (1852-1896), à l'église Saint-Christophe d'Arthabaska, qu'il s'embarque pour Paris. Seul ce Paris Belle époque peut venir à bout des exigences insatiables de l'apprenti doué que les enseignements du maître canadien n'arrivent plus à combler.

À l'École des beaux-arts et aux académies Julian et Colarossi, étapes obligatoires de tous les aspirants peintres, il s'imprègne d'une solide formation académique auprès de ses professeurs dont le peintre d'histoire et portraitiste Léon Bonnat et le paysagiste Henri Harpignies. Quelques paysages de la région de Cernay, au sud-ouest de Paris, parmi lesquels *Les Coteaux de Senlisse* (1892) ou *Effets de soleil, village de Foucherolles* (1893), et d'autres qu'il réalisera ultérieurement en Normandie et en Bretagne, démontrent un penchant naturaliste qui ne dénie pas, dans la touche fragmentée et dans la palette vibrante, les préceptes impressionnistes.

À son retour au pays, les horizons inspirants d'Arthabaska, où s'écoulent les hivers lumineux, où se heurtent les incessants dégels et les débâcles printaniers de la rivière Nicolet, deviendront prétextes à d'inlassables études chromatiques et plastiques. *Mauve et or* (1912) en est un exemple éblouissant qui exalte la nature dans des tonalités mordorées et dans l'épaisseur d'une couche picturale raclée au couteau. La même ardeur de transcender la représentation se lit dans les portraits intimistes de vieux paysans de son entourage comme le père Ésdras Cyr, le père Jean-Baptiste Cholette et plusieurs autres qui font office de modèles à l'âme de la ruralité canadienne française. Ses nus féminins, quelquefois transformés en allégories, un brin impudiques, imposent cette présence sensuelle et lascive chère à l'artiste dans sa quête

créatrice à la fois féconde et multiforme. Seule la peinture d'histoire oppose une certaine résistance. Il tente bien quelques incursions avec les esquisses de *La Mort de Montcalm* (1902) et l'achevé mais controversé *Jacques Cartier rencontre les Indiens à Stadaconé, 1535* (1907). Ce genre ambitieux n'a de débouché que dans les commandes officielles des sphères gouvernementales.

### COURTISER LA MODERNITÉ

Suzor-Coté déploie un éventail de savoir-faire et une virtuosité technique exceptionnelle qui lui permettent de passer allègrement du dessin au pastel et de l'huile au modelage avec un égal plaisir d'expérimenter le médium et la matière. De magistrales et familières peintures intitulées *Pastournelle, Vallangoujard (Seine-et-Oise)* (1899), *Après-midi d'avril* (1920), *Symphonie pathétique* (1925) jusqu'aux *Femmes de Caughnawaga* (1924), l'une des pièces maîtresses de sa production sculpturale, l'œuvre de Suzor-Coté séduit qui l'observe par la variété des genres et des courants artistiques si bien assimilés par l'artiste : académisme, naturalisme, impressionnisme et symbolisme.

Tout au long de sa carrière, le peintre et sculpteur demeure fasciné par le traitement du sujet plus que par le sujet lui-même. Il s'efforce, par le renouvellement des rendus, de magnifier cette réalité tantôt dans la lumière du levant ou du couchant, tantôt sous des effets de neige, de vapeur ou de mouvements de mer, de verdure ou, encore, dans des perspectives atmosphériques évanescentes et radieuses. Une recherche plastique ou un « formalisme » avant-gardiste, au-delà du sujet attrayant.

Selon Laurier Lacroix, « l'œuvre de Suzor-Coté offre un jalon essentiel pour comprendre comment s'opère le passage d'une représentation de thèmes traités de manière plus conventionnelle à un mode d'expression qui s'interroge sur les enjeux de la contemporanéité de l'art dans un contexte national. » À titre de « chantre » ou de simple illustrateur de la vie paysanne, rôle réducteur qui lui a été attribué à tort, à précurseur de la modernité, le pas est vite franchi. Il faudra attendre le Groupe des Sept pour voir s'amorcer plus concrètement cette modernité artistique au pays.

Choyé par le marché de l'art canadien naissant des années 1910-1920 et par le rare succès dont puisse jouir un artiste de son vivant – qui plus est artiste canadien français –, Suzor-Coté poursuivra jusqu'au bout son œuvre de séduction. Il s'éteindra en 1937 à Daytona Beach en Floride à l'âge de 68 ans, en partie affaibli par une attaque d'hémiplégie subie dix ans plus tôt. Pour le maître de la lumière et de la matière, aujourd'hui encore adulé du public, cette grande rétrospective témoigne d'une nouvelle reconnaissance officielle. Sera-t-elle définitive? □

[1] Le Musée des beaux-arts du Canada (autrefois National Gallery of Canada) acquiert les premiers tableaux de Suzor-Coté en 1904. Au cours des années 1920, ses œuvres seront parmi les premières à faire partie de la collection du futur Musée de la province (aujourd'hui le Musée du Québec ) qui ouvrira ses portes en 1933.

[2] Il faut attendre les recherches de Jean-René Ostiguy et l'exposition *Paysages de rivières*, présentée en 1978 par le Musée des beaux-arts du Canada, puis *Suzor-Coté. L'œuvre sculpté* organisée en 1991 par le Musée du Québec sous la direction de Pierre L'Allier, pour qu'un nouvel éclairage soit donné à l'œuvre.

[3] À ce jour, il y aurait au-delà de 2000 titres répertoriés et documentés. Pour Laurier Lacroix, ce nombre correspondrait au dixième de sa production vendue en Europe, parmi lesquelles des œuvres appartenant à des particuliers depuis au moins trois générations et qui ne sont jamais sorties.

*Pastourelle, Vallangoujard (Seine-et-Oise)*, 1899
Huile sur toile
Musée des beaux-arts de Montréal,
don de la succession Graziella Timmins Raymond (1985.10)

*Les Ombres qui passent, rivière Nicolet*, 1925
Huile sur toile
Québec, Musée du Québec,
achat à l'artiste en 1927
(34.14)

***Suzor-Coté. Lumière et matière***
**DU 10 OCTOBRE 2002 AU 5 JANVIER 2003**
**MUSÉE DU QUÉBEC**
**PARC DES CHAMPS DE BATAILLE, QUÉBEC**

**DU 24 JANVIER AU 11 MAI 2003**
**MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA, OTTAWA**